

Études littéraires africaines

BOURLET (Mélanie) et GUILLEMAIN (Franck), *Bakary Diallo. Mémoires peules*. Film documentaire. France : CNRS-images, CNRS, LLACAN, 2016, 72 min



Elara Bertho

Numéro 41, 2016

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1037808ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1037808ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (imprimé)

2270-0374 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bertho, E. (2016). Compte rendu de [BOURLET (Mélanie) et GUILLEMAIN (Franck), *Bakary Diallo. Mémoires peules*. Film documentaire. France : CNRS-images, CNRS, LLACAN, 2016, 72 min]. *Études littéraires africaines*, (41), 166–168. <https://doi.org/10.7202/1037808ar>

Tous droits réservés © Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA), 2016

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Bédé suggère en outre que les initiatives africaines retrouvent parfois, presque malgré elles, les formes d'écritures de la littérature contemporaine occidentale.

Bien que l'on puisse regretter l'insuffisance des références théoriques, l'approximation de certaines citations et une tendance à surinterpréter parfois le sens de l'écriture fragmentaire, cet ouvrage collectif a le mérite de montrer au lecteur la diversité et la richesse des pratiques fragmentaires de l'écriture africaine contemporaine, à l'échelle d'un auteur comme d'un continent, tout en l'inscrivant dans une histoire et une culture communes, celles d'une démarche défensive et libératrice vis-à-vis de normes narratives jugées sclérosées et sclérosantes : c'est bien la portée identitaire de cette esthétique fragmentaire africaine qui la distingue *in fine* des pratiques occidentales.

■ Stéphanie BERTRAND et Safa MORABBI

BOURLET (MÉLANIE) ET GUILLEMAIN (FRANCK), *BAKARY DIALLO. MÉMOIRES PEULES*. FILM DOCUMENTAIRE. FRANCE : CNRS-IMAGES, CNRS, LLACAN, 2016, 72 MIN.

Le nom de Bakary Diallo est attaché à l'un des premiers romans africains de langue française, *Force-Bonté*, paru en 1926, longtemps peu ou mal lu, souvent contesté et trop souvent réduit à une apologie de la colonisation française, naïve qui plus est. Tirailleur sénégalais, engagé volontaire dès 1911, blessé grièvement au front en 1914 puis s'engageant de nouveau spontanément comme interprète, cet écrivain a un parcours atypique. Persuadé que les langues constituent des ponts entre les hommes et les cultures, il fait paraître en 1949, dans la revue *Présence africaine*, un poème en version bilingue français / peul à propos de son village natal, *Mbâla*, qui ne rencontre pas d'audience.

Portée par l'intuition qu'il existe une poésie peule – orale ou écrite – de Bakary Diallo, et que son œuvre éditée n'est que la partie émergée d'un vaste corpus multilingue de textes et de poèmes, Mélanie Bourlet part au Sénégal sur les traces de cet écrivain méconnu, pour retrouver des fragments de cette œuvre dans la mémoire familiale. Transmis de bouche à oreille, conservés dans les mémoires ou sur des cassettes usées à force d'être réécoutes, ces poèmes continuent de vivre et d'être récités. À mesure que l'enquête avance, que les entretiens nous mènent d'un lieu à l'autre, ou que les hasards livrent des indices et permettent des rencontres, l'on

voit se déployer ces œuvres inédites devant la caméra. Dévoilant des pans entiers de l'œuvre de Bakary Diallo, elles font apparaître un auteur résolument cosmopolite, ouvert sur le monde et sur les échanges entre les langues ; elles manifestent aussi les enjeux écologiques d'une émouvante poésie consacrée au lieu, au territoire, au local.

Sur le modèle de l'enquête policière, cette entreprise de redécouverte littéraire est menée avec le concours du projet de recherche ELLAF (Encyclopédie des Littératures en langues africaines) et grâce au soutien de CNRS-images pour l'écriture, d'UPS pour le montage, mais surtout avec la participation de la famille de Bakary Diallo, attachée à la mémoire de cet écrivain aussi complexe et riche que méconnu. De nombreuses figures se croisent dans le récit de cette enquête, qui a commencé en 2008 : aux chercheurs, comme János Riesz de l'Université de Bayreuth ou Marc Michel, spécialiste de l'histoire des tirailleurs sénégalais, succèdent les enfants de l'écrivain qui conservent les traces de sa poésie, mais aussi son ancienne secrétaire Cira Malic Diallo dont la présence à l'écran est étonnante tout au long du film, Don Aziz Diallo qui détient la cassette à partir de laquelle les retranscriptions des poèmes ont été effectuées, ou encore Don Thiama qui récite le discours entier que Bakary Diallo prononça devant Senghor en 1971.

La permanence de cette mémoire – encore vive plusieurs dizaines d'années après la mort de l'écrivain – est incarnée dans l'une des plus belles scènes du documentaire où Aïssi Binta Ba, l'une de ses dernières femmes, récite d'une traite un poème sur l'inondation progressive de la région du Wálo à la saison des pluies, mare après mare, ruisseau après ruisseau, en égrenant les noms de chacun des cours d'eau qu'envahit la crue. Le pouvoir évocateur de ces toponymes, dans cette poésie récitée avec émotion par la vieille femme face à la caméra, prend une coloration d'autant plus politique que sont ensuite proposées des images contemporaines du territoire. En effet, le contraste est saisissant entre cette poésie qui exaltait l'irrigation progressive de sa région natale (« Le chant des grenouilles », « Mbála »...) et le paysage désormais asséché qui subit de plein fouet la désertification orchestrée par les planifications étatiques de contrôle des ressources, et par les politiques publiques de construction des barrages, qui ont modifié brutalement le paysage. Dans la mémoire des enfants et de la famille de Bakary Diallo demeure une admiration communicative pour son humanisme, son respect de la nature et de la terre, pour la beauté de ses images poétiques et la grande précision de son lexique.

Le film de Mélanie Bourlet ouvre des perspectives enthousiasmantes sur l'œuvre cosmopolitique de Bakary Diallo, ouverte au monde tout en étant profondément inscrite dans un territoire, ainsi que sur la mémoire et les archives vivantes des poèmes que constituent les souvenirs des membres de sa famille. En invitant à opérer des croisements entre les langues et les poétiques, ce travail rend d'autant plus indispensables la transcription et la traduction de ces textes ; le poème « Averse ! », qui paraît dans la dernière livraison de la revue *Po&sie* (n°153-154, « Afriques 1 »), fournit un excellent exemple de la qualité de traduction en français qu'on peut attendre de cette entreprise globale d'édition.

■ Elara BERTHO

BRAHIMI (DENISE), TAHAR BEN JELLOUN, « L'ENFANT DE SABLE ». PARIS : HONORÉ CHAMPION, COLL. ENTRE LES LIGNES, 2015, 123 P. – ISBN 978-2-7453-2923-3.

Ce court mais dense ouvrage de Denise Brahimi se propose d'accompagner et d'éclairer la lecture d'un roman complexe de Tahar Ben Jelloun, *L'Enfant de sable*. Publié en 1985, il forme la première partie d'un texte paru deux ans plus tard, *La Nuit sacrée*, pour lequel le romancier obtint le Prix Goncourt. La démarche de Denise Brahimi est donc pédagogique, et son travail s'adresse aux étudiants et aux enseignants de littérature francophone maghrébine, comme l'atteste le plan adopté. Le chapitre I étudie « Les deux sources de la culture marocaine », le chapitre II « La construction et la déconstruction du récit », le chapitre III « L'énigme du moi ». Suivent divers « Jugements sur l'écrivain et l'œuvre » ainsi qu'une bibliographie.

En guise d'introduction, Denise Brahimi présente le romancier de quarante et un ans qu'était Tahar Ben Jelloun en 1985. Auteur déjà célèbre à l'époque, il avait quitté le Maroc en 1971, après que la politique d'arabisation de l'enseignement adoptée par le régime de l'époque, sous le roi Hassan II, l'avait privé de la possibilité d'exercer en français son métier de professeur de philosophie. Les principales œuvres et le parcours de l'auteur sont abordés dans le chapitre premier, qui insiste sur la signification du choix du conte comme genre littéraire de prédilection de Ben Jelloun. Ce choix est déterminant pour comprendre les procédés d'écriture mis en œuvre dans *L'Enfant de sable*, et les effets de mise en abyme d'un conte à l'autre. Cet ouvrage fascinant est en outre traversé par de multiples